

Frédéric

Normand Labrie

Number 82, Fall 1999

Scènes de la vie gaie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13552ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labrie, N. (1999). Frédéric. *Moebius*, (82), 59–66.

NORMAND LABRIE

Frédéric

Où aurais-je pu faire la connaissance de Frédéric ailleurs qu'à l'opéra? C'était à l'époque où le Centre national des arts d'Ottawa offrait un festival d'opéra chaque été. Je vivais alors à Québec avec Marco, mais je passais la moitié de mon temps à Ottawa où je travaillais à ma thèse de doctorat. Sevré de culture depuis mon retour de Berlin, je profitais de tous mes déplacements pour ratisser les événements théâtraux, musicaux et même cinématographiques que Québec, Montréal et Ottawa réunies pouvaient offrir.

Prévoyant une période de travail prolongée au cours de l'été à Ottawa, j'avais invité Marco à venir me retrouver pour une fin de semaine et j'avais acheté une paire de billets pour la série d'opéras offerts cette année-là, présentés trois soirs d'affilée pendant le même week-end. Comme je ne voulais pas être déçu, j'avais choisi des places dans la première rangée de la mezzanine, le plus au centre possible. Ainsi je courais la chance d'y rencontrer Frédéric.

Frédéric était un jeune étudiant bordelais qui avait obtenu sa licence de droit et qui nourrissait en fait une seule passion, l'art lyrique. Il avait décidé de poursuivre des études supérieures et avait choisi comme sujet de thèse de retracer l'histoire de cet art au Canada au moyen de l'analyse des contrats signés par les chanteurs. En effet, si une histoire de l'opéra dans un pays jeune comme le Canada pouvait être écrite, il devait être possible de la reconstituer à partir des contrats, instrument moderne de droit, dans ce cas-ci au service de l'art. Pour quelle raison était-ce précisément à Toronto que Frédéric s'était inscrit au doctorat, je ne saurais le dire. Mais cela n'était peut-être pas étranger au fait qu'il s'était

rendu dans cette ville quelque temps auparavant dans le cadre d'un rassemblement international des associations gaies, où il était venu représenter la France et au cours duquel il avait lié des amitiés. Mais les raisons pour lesquelles il fit le voyage de Toronto à Ottawa, elles, sont évidentes.

Marco s'amena de Québec pour vivre son initiation lyrique, non sans une certaine appréhension, car nous ne nous connaissions que depuis le printemps, et moi, j'étais constamment en déplacements, surtout à Ottawa, où je m'étais fait beaucoup d'amis, dont quelques gais que j'aimais beaucoup et dont je parlais abondamment.

Pour la première représentation, je me suis donc rendu au Centre national des arts, avec Marco, ce jeune homme blond, de quelques années mon cadet, d'une beauté angélique, fraîchement sorti des Îles-de-la-Madeleine. Nous nous sommes installés un peu à l'avance à nos places du premier rang de la mezzanine afin de consulter le programme. Puis, passa un jeune homme à peu près de notre âge qui s'excusa de nous déranger. J'arrêtai de lire le programme, impressionné par le charme que dégageaient son crâne légèrement dégarni, ses yeux extrêmement vifs et ses joues rougeaudes. Il continua à faire se déplacer les gens pour enfin s'installer à une dizaine de sièges de nous.

Le lendemain soir, même manège. Le jeune homme de la veille s'excuse à nouveau de nous faire lever pour lui permettre de passer. Je lui fais un sourire et lui dis un bonsoir qui va à la pêche, auquel il répond par le bonsoir des gens qui se reconnaissent sans se connaître, qui peut vouloir dire «je sais que vous savez que je sais». Puis, il se rend à son fauteuil, cette fois-ci un peu plus près de nous.

Le troisième soir, Marco et moi feuilletons distraitement le programme en observant la foule prendre place au parterre, lorsque apparaît ce même jeune homme qui me salue en indiquant qu'il doit passer, s'excuse auprès de Marco, puis s'arrête au fauteuil vacant tout à côté de mon compagnon. Les conditions pour faire la connaissance de Frédéric étaient alors réunies.

À l'entracte, on se rendit ensemble au foyer en échangeant nos impressions sur la mise en scène, la soprano, le chœur, les décors, la musique, le baryton. «Nous avons l'intention d'aller prendre un verre après le spectacle dans le quartier du Marché. Aimerais-tu nous accompagner?» Frédéric accepta mon invitation sans se faire prier le moindrement; nous allions enfin nouer connaissance à la terrasse du Wellington, l'un des rares vestiges de Bytown, par l'une de ces belles nuits de juillet où l'on a passé la soirée à se bercer de musique, alors que la vingtaine nous semble interminable.

Après avoir échangé nos adresses et nous être quittés en se promettant de nous revoir, Marco et moi sommes rentrés à la résidence de l'Université d'Ottawa par la rue Cumberland que nous avons d'abord remontée en silence, jusqu'à ce que s'abatte sur moi, peu avant notre arrivée à destination, une avalanche de reproches inattendue: «Non mais tu n'y penses pas: je viens te voir à Ottawa, on va à l'opéra pour être ensemble, et toi, qu'est-ce que tu fais? tu invites le premier venu, que tu ne connais même pas, à prendre un verre, comme si je ne comptais pas; je vois bien que tu brûlais d'envie de passer la fin de soirée avec ce gars, je me demande ce que je suis venu faire ici.» Je sus dès lors que j'avais fait une erreur en m'engageant aussi rapidement avec Marco que je connaissais depuis à peine quelques mois et avec qui je vivais déjà à la manière d'un vieux couple. Je n'avais plus qu'une envie: me détacher de lui. Ce ne devait être qu'une question de temps.

Quelques semaines plus tard, alors que je me trouve à Québec, je prends un appel. C'est Frédéric au bout du fil qui annonce sa visite prochaine et qui demande à parler à Marco. C'est donc mon compagnon qui fait tous les arrangements concernant son accueil à la gare d'autobus, son hébergement chez nous et le programme de la visite. Frédéric se présente quelques jours plus tard, et c'est avec plaisir que je renoue avec ce jeune homme dont l'allure dégage tant d'intelligence et de vivacité. Frédéric, c'est à la fois le bourgeois de province et le rebelle de ville. C'est l'esthète passionné

par la voix humaine, celle qui est cultivée, pointue, européenne, et en même temps, c'est le militant des droits des gais, l'activiste politique de gauche, à l'américaine.

Après une agréable soirée passée autour de la table, réalisant quand même que notre conversation à trois accusait un penchant inexorable à tourner au dialogue entre Frédéric et Marco, je me suis excusé lorsque j'ai senti la fatigue m'envahir, pour laisser mes deux copains poursuivre leur conversation, considérant pour ma part qu'après avoir consacré une soirée entière à notre invité, je devrais le lendemain me replonger dans mon travail. Marco saurait sûrement mieux que moi divertir Frédéric dans la ville de Québec, dernière étape avant son retour définitif en France.

Ce n'est que plusieurs années plus tard, alors que cette soirée ne faisait partie que des souvenirs lointains d'une vie de couple somme toute très brève, n'ayant pas franchi le cap du premier anniversaire, que Marco m'a confessé, sourire en coin, et ça nous a fait rire pendant toute une soirée, que ce samedi soir à l'opéra, Frédéric n'avait cessé de lui jouer du genou, pendant que moi je me concentrais sur *Lucia di Lammermoor*, et que lors de cette première nuit de visite à Québec, tous les deux avaient à peine attendu que j'atteigne ma chambre pour enfin se jeter l'un sur l'autre et baiser discrètement dans la pièce d'à côté.

Marco et moi avons rompu dans les mois qui suivirent la visite de Frédéric, après que Marco se fut épris d'un Amérindien de la nation des Dénés qui établit le lit de mon compagnon sur son circuit nomade. Puis, ce fut au tour de mon nouveau copain, Jean, de faire la connaissance de Frédéric lorsqu'il se rendit en Europe pour des vacances. J'ai alors organisé sa rencontre avec Frédéric, qui avait trouvé un emploi à Paris où il s'occupait de la programmation de l'art lyrique à Radio-France. Frédéric planifia une journée de visite dans la ville pour mon nouvel amant, incluant l'ascension de la tour Eiffel, où Jean prit une photo splendide de Frédéric, sur laquelle on peut le voir au deuxième étage, surplombant le quartier où Radio-

France s'installerait quelques années plus tard, dans un *close-up* qui nous fait si bien voir son crâne dégarni, ses yeux pétillants et ses joues rougeaudes.

Dès lors, ce fut Jean qui prit le relais de notre amitié avec Frédéric, surtout après qu'il eut accepté un poste dans la diplomatie et qu'il eut l'occasion de s'arrêter assez régulièrement à Paris. S'établit alors une étroite complicité entre les deux. Frédéric avait pris pour amant un curé intégriste vaguement adepte de monseigneur Lefebvre, qui tenait des prêches condamnant le vice de la chair, des sermons qu'il venait absoudre entre ses bras, reléguant ainsi notre ami au second rang dans ses priorités émotivo-spirituelles, et s'en servant comme exutoire de ses propres petits vices. Inutile de dire que Frédéric en sortait dévalorisé. Pragmatique, Jean lui suggérait de rompre, ce qui lui semblait pourtant impossible, tellement il était à la fois amoureux et déprimé.

J'ai aussi rendu visite à Frédéric à quelques reprises. Entre-temps, il avait retrouvé la liberté du célibat, malgré tous les inconvénients que cela comporte; au travail, les choses tournaient rondement; et il lui restait toujours cette autre passion qui prenait de plus en plus de place dans sa vie, le militantisme. Il s'engagea à fond dans une association de défense des droits des homosexuels. Mettant à profit sa formation juridique, il entreprit une lutte pour la reconnaissance juridique du partenariat, dont l'un des principaux enjeux concernait les droits de succession entre conjoints gais.

Un soir que je me trouvais à Paris et que je zapais de TF1 à la 5 en passant par la 2 et vice versa, je suis tombé sur une émission de grande écoute consacrée à la question du partenariat. C'était Frédéric qui représentait Gais pour la Liberté. Je m'arrêtai sur cette chaîne pour observer encore une fois son crâne un peu plus dégarni qu'avant, ses yeux toujours aussi pétillants et ses joues bien rougeaudes. Et je m'amusai à repenser à la scène que Marco m'avait faite à Ottawa quelques années auparavant, plus convaincu que jamais que, dans la vie, on doit suivre son instinct sans trop se

soucier des autres, quitte à décevoir momentanément. J'avais Frédéric au petit écran, mais je revoyais Marco en train de me sermonner et je me disais qu'il faut se méfier de ceux qui cherchent à vous faire sentir coupables.

Au cours des quelques années passées à Paris, on voyait Frédéric dans diverses circonstances, soit des soirées à notre appartement de la rue Le Sueur — il était alors l'être animé, cultivé, militant, entre amis — ou au concert, généralement à la salle Pleyel, où l'Orchestre de Radio-France se produisait — il était alors l'être affairé, mondain, passant des coulisses au foyer, mettant en rapport les gens les uns avec les autres, «*Nous allons dîner avec le chef invité, vous voulez vous joindre à nous?*»

Puis, à la veille de mon départ pour Toronto où j'allai m'installer, Jean offrit une grande soirée à laquelle Frédéric ne se présenta pas, bien qu'il eût été invité; même chose quelques mois plus tard, lorsque Jean organisa à nouveau une fête pour son quarantième anniversaire, à laquelle je me rendis spécialement de Toronto. Il nous était difficile de comprendre pourquoi Frédéric ne répondait plus à nos invitations sans donner la moindre explication. Ce n'est que quelques mois plus tard, lorsqu'il eut recouvré l'usage de la parole, que Frédéric téléphona à Jean pour lui raconter son opération au cerveau, la tumeur, la rééducation, la présence d'Alain qui l'avait tant aidé dans son combat contre le cancer.

La dernière fois que nous l'avons vu, c'était dans sa ville natale, à Bordeaux, lors du congé de Noël. On s'était rencontrés par hasard — si l'on peut parler d'un hasard — à l'Opéra de la Bastille quelques jours avant Noël. Frédéric avait le regard plus pétillant encore que d'habitude. Il nous dit: «Vous savez quoi? je dois absolument vous présenter à mon nouveau copain, il ne doit pas être loin.» On passa l'entracte tous ensemble, Frédéric évitant toute autre société pour se consacrer à nous et surtout à son nouvel amant. Frédéric était amoureux, ça pouvait se voir. Les deux nous parlaient de leur bonheur, du concert

de la soirée, de l'architecture de l'édifice nouvellement inauguré, de Noël qui s'en venait et qui serait leur première séparation, chacun d'eux rentrant dans sa famille: Frédéric à Bordeaux et Alain dans le Nord.

Comme Jean et moi avions déjà planifié un voyage au Pays basque pour les vacances de Noël et que nous devions nous arrêter à Bordeaux, nous avons convenu avec Frédéric de passer une journée ensemble. On se retrouva donc le lendemain de Noël, Jean, Frédéric et moi. Nous avons ratisé la ville dans tous les sens par une belle journée d'hiver, pluvieuse et humide à souhait, à admirer façades, portails, monuments, fontaines, ponts. Nous nous sommes arrêtés déjeuner dans un bistrot du coin, où Frédéric nous fit goûter des plats simples de la plus pure tradition bordelaise; il nous fit déguster des vins méconnus; il nous entretint de ses démarches auprès du président Mitterrand et du premier ministre Rocard en vue de la reconnaissance du partenariat et de la modification du droit de succession pour les couples gais. Puis vint le moment de la séparation, qui devait être notre tout dernier moment ensemble. Dans un grand café du centre-ville, à la Porte Dijeaux où il tenait à nous emmener, Frédéric était tout excité à l'idée de nous faire goûter la panoplie des pâtisseries bordelaises qu'il fallait absolument accompagner d'une tasse de thé, au milieu des clientes assidues de la bourgeoisie de province, pour qui le passage à la pâtisserie faisait partie autant des plaisirs de la vie que des obligations sociales. Frédéric jubilait, il était dans son élément naturel. C'était pour moi la révélation de la journée: Frédéric était bordelais.

C'est Jean qui arriva d'Europe avec la nouvelle, un jour gris de février, lorsqu'il vint me rendre visite à Toronto. Alain lui avait téléphoné le matin même pour lui annoncer que le cancer avait eu raison de Frédéric.

À la nouvelle de son décès, mon réflexe fut d'abord de téléphoner à Marco qui venait aussi d'être mis au courant. On établit en quelque sorte une cellule de crise entre nous deux. Car peu importe que

notre relation eût été bien terminée, et ce, depuis longtemps, demeurait entre nous une ultime complicité, dont Frédéric constituait la clef de voûte.